

d'entrée. Le volet chrétien a été confié à D. Weidmann et couvre plus particulièrement le site monastique copte des Kellia : bien que la mosaïque et l'*opus sectile* y soient matériellement absents en raison d'une extrême rareté de la pierre, une très abondante décoration peinte a perpétué les motifs, sur les murs et sur les sols (VI^e et VII^e s.) ; une riche illustration accompagne, comme d'habitude, l'exposé. La dernière surprise que nous réserve l'ouvrage est le chapitre IX, consacré à l'art de la mosaïque à l'aube du III^e millénaire ! Rares sont les endroits où la mosaïque antique a pu ainsi « reflurir » et Anne-Marie Guimier a pris ici le même soin à expliquer, en mots et en images, comment les mosaïstes d'aujourd'hui s'y sont pris techniquement pour « jouer avec les matériaux », dans leur désir d'animer d'un décor, le plus souvent très réussi, les parois et les trottoirs d'Alexandrie. Un catalogue de 70 mosaïques (fragments parfois), bien utile, complète l'ensemble ; l'ordre choisi pour la présentation est chronologique dans la plupart des cas, avec cependant des exceptions – dont on comprend mal la raison. Mais ce regret ponctuel n'enlève rien à la qualité de ce livre, qu'on parcourt avec plaisir et qu'on lit avec profit. On trouve, en annexe, la liste des chantiers de fouille du Centre d'Études Alexandrines, une carte des sites d'Égypte mentionnés et une table de concordance entre les figures de l'ouvrage et les numéros d'inventaire des fouilles.

Janine BALTU

Komait ABDALLAH, *Les mosaïques romaines et byzantines de Syrie du Nord. La collection du musée de Maarrat al-Nu'man*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2018. 1 vol. broché, 346 p., 68 fig. n/b, 387 fig. couleurs (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 213 ; INVENTAIRE DES MOSAÏQUES ANTIQUES DE SYRIE, 3). Prix : 70 €. ISBN 978-2-35159-748-4.

Comme le musée d'Apamée sur l'Oronte, quelque 45 kilomètres au sud-ouest, celui de Maarrat al-Nu'man est installé dans un ancien caravansérail : le majestueux Khân Mourad Pacha fondé en 1517/1518. La visite en était agrémentée par de jeunes grenadiers au feuillage vert cru et un petit bassin à fontaine dans la cour, dont les portiques à arcades ogivales abritaient en particulier les mosaïques de pavement dont il est question ici : les unes adéquatement visibles à ras du sol, les autres accrochées au mur, plus commodes à visualiser dans leur ensemble par le visiteur. C'est la salle de prière centrale et un des quatre portiques qui ont le plus souffert des bombardements et actes de guerre des années 2013 et 2015. Si la plupart des mosaïques en réchappèrent on ne peut en dire autant des autres œuvres qui font l'attrait de cette collection. Céramiques et verrerie, bustes, sarcophages, reliquaires et éléments de décor monumental, les uns en calcaire ou marne locaux, comme la série des étonnants reliefs figurés du tombeau de Babulîn qui figurent notamment Bellérophon et la Chimère, le char du soleil, la Lune et toute la famille du prêtre Rapsônès et sa maisonnée (cf. K. Chehadeh et M. Griesheimer, « Les reliefs funéraires du tombeau du prêtre Rapsônès (Bâbûlîn, Syrie du Nord) », *Syria* 75 [1998], p. 171-192), les autres en basalte de la région, meules diverses, hypogée reconstitué ou série de portes de tombeau à reliefs massifs, furent plus ou moins endommagés. Quand j'étudiais la partie de ces mosaïques dans les réserves et ateliers de restauration de la Direction Générale des Antiquités et des Musées (DGAM) à Damas – études et résultats de travaux des années 1970 et 1980

rassemblés dans *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban. Décor, archéologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve, 1988 –, elles se présentaient sous forme de piles ou séries de plaques de béton armé, souvent inversées, réalisées selon ce périlleux système qui a permis de préserver tant de beaux pavements autour de la Méditerranée. La redécouverte de ces *membra disjecta* si bien mis en place et en valeur au musée de Maarrat al-Nu'man, fut un véritable bonheur pour tous ceux de notre voyage des étudiants en 2001. De même, tout curieux ou spécialiste des antiquités de la Syrie ne peut que se réjouir de la publication du présent recueil qui préserve la collection dans son état optimal. Nombre de panneaux de mosaïque isolés en étaient encore inédits. Le rassemblement dans le musée et dans ce livre d'œuvres dont la grande majorité provient de la région permet de se familiariser agréablement de la façon locale de pratiquer cette branche majeure des arts décoratifs de l'Antiquité tardive. C'est, en effet, aux IV^e, V^e et VI^e siècles qu'on peut attribuer la majorité de ces panneaux. Y fait exception une série de quatre magnifiques épisodes de la geste d'Héraclès, bordés d'un riche rinceau peuplé, découvert dans la ville de Homs et datable de la première moitié du III^e siècle (p. 243-254). Muni de ce livre richement illustré, en couleurs par les photos personnelles de l'auteur dans le musée et par des documents en noir/blanc de la DGAM de Syrie, le lecteur y devient un quasi-promeneur sous les portiques de la cour du musée de Maarrat al-Nu'man. À juste titre, l'ouvrage s'ouvre sur un « Hommage à Kamel Chéhadé » dû à Janine Balty (p. 13-16). Le dynamique et savant inspecteur de la DGAM fut en effet à l'origine aussi bien de la fondation du musée dans ce khân que du sauvetage de la grande majorité des objets du musée et des pavements de mosaïque qui en sont le fleuron. L'introduction, ensuite, présente brièvement la région, le bâtiment du musée et l'origine de ses mosaïques, pour s'étendre sur une « problématique de la recherche », ce qui rappelle d'emblée qu'il s'agit, à l'origine, d'un dossier de thèse de doctorat sous forme de catalogue. Les documents sont organisés en quatre groupes de panneaux découverts isolément ou ensemble : les mosaïques des édifices religieux (p. 19-215), – églises ou leurs annexes que leurs éventuelles inscriptions permettent parfois de qualifier plus précisément de monastère, de « dispensaire » ou de baptistère / « phôtistèrion » – ; les mosaïques d'édifices publics et domestiques (p. 217-234) ; les mosaïques issues de contextes architecturaux indéterminés (p. 235-317), dont les unes provenant de sites connus et les autres découvertes dans les environs de la ville de Maarrat al-Nu'man ou « anciennement conservées au Canada ». Ces dernières forment un groupe de 22 panneaux à décor géométriques et quatre figurés dont plusieurs reconstitués à partir de fragments précédemment découpés. Le tapis à semis régulier de fleurs à quatre pétales roses (p. 308-309, fig. 26) fait de deux panneaux accolés, avait un quasi-jumeau qui est resté au Canada (cf. G. Kellaris, « Thoughts on the Meaning of a "Decorative" Early Christian Mosaic », dans E. B. Aitken, J. M. Fossey (Ed.), *The Levant. Crossroads of Late Antiquity. History, Religion and Archaeology – Le Levant. Carrefour de l'Antiquité tardive. Histoire, religion et archéologie* (McGill University Monographs in Classical Archaeology and History / Monographies en Archéologie et Histoire Classiques de l'Université McGill, 22), Leyde, 2014, p. 423-443). Tous sont identifiés par leur emplacement au musée, puis soigneusement décrits et commentés. La liste des sites mentionnés – hélas sans carte géographique – est établie par ordre alphabétique comme l'ensemble du catalogue ; elle donne aussi les noms des sites en arabe, ce qui est fait également pour le *Sommaire* / table des matières (p. 3-4 et p. 347-

348). Le volume se clôt par des index des mots grecs et syriaques (deux inscriptions) tels que fournis par les nombreux et précieux épigraphes, et un glossaire-index dit des Mots techniques (p. 331-336), relevant surtout les motifs géométriques et figurés, mais passant sous silence quelques éléments pourtant remarquables. On y cherche p. ex. en vain, dans la série avec *cage* ou *corbeille*, les mots *rideaux* (Tell'Ar, p. 184-185) et *lampe* (Altamani'ah, p. 37-38) qui sont des figurations concernées par diverses discussions, même si *entrecolonnement* et *édicule* et *motif architectural* y sont. On cherche aussi, tant ici que dans l'index épigraphique (p. 127-129) *alphabet* ou bien *rouelle* ou *roue avec lettres* pour rappeler le curieux motif de remplissage en roue à 8 rayons en fuseau dont les segments portent chacun une lettre de l'alphabet grec, un ? M, un N ou Z, un O, et un P inversé (=q) (Oum Nir, p. 167) qui n'a appelé aucun commentaire par l'auteur ; deux autres « roue de tenture » à segments (Houad, p. 90 et Homs 1, p. 260) ont pourtant été soigneusement notées et commentées. Par ailleurs, pourquoi ne pas avoir relevé le terme « dispensaire » (Frikiya, p. 62-63) traduisant bien le grec « *therapia* » de l'épigraphe en mosaïque dans l'index d'Architecture où figurent pourtant *martyrion*, *diakonikon*, *bêma*, *baptistère* qui sont fournis par les inscriptions ou servent dans les commentaires. Dans cette même section d'index, *auberge* (Frikiya, p. 66 pour le grec « *xeneon* ») dite *hôtellerie* dans le titre du dossier (p. 64) manquent toutes deux. De même, plusieurs termes pourtant remarquables sont absents de l'index des p. 331 à 336 : *barque* (Oum Nir fig.12, 24, 31) ; *semis* (« parsemé de » est plus fréquent dans le texte ; ainsi les « semis » sont moins visibles alors qu'ils sont caractéristiques des pavements orientaux, et de Syrie du Nord en particulier) ; manquent de même *bipenne* ou *hache* (pourtant dans le texte pour Maaret Masrin, p. 223-4) et *clochettes* au cou de trois bœufs à bosse (Oum Harteine, fig.18 et p. 158). Ces dernières font partie des motifs apotropaïques, complètement absents des commentaires du livre, comme on aura l'occasion de le noter. Les ensembles les plus spectaculaires sont ceux des églises, par lesquels on commence. Les panneaux et tapis multicolores forment de grandes surfaces dont les contours s'adaptent à l'architecture et à ses éléments portants et permettent donc de restituer quelques plans. Même si les deuxième (français-anglais) et troisième (arabe) pages de couverture insistent sur la nouveauté de l'approche par le contexte architectural, l'ouvrage n'apporte guère que deux nouveaux essais de restitution de plan, sur les six fournis, des églises de Altamani'ah, Hir esh-Sheikh, Houad, Ma'arata (église Sud), Oum Hartaine et Tell 'Ar, suivant l'ordre alphabétique adopté dans le catalogue. La première et la quatrième de cette énumération sont les nouveaux plans propres à cet ouvrage : les tapis et motifs connus y sont reproduits en photos couleurs dans leurs limites connues, et ce qui est conjecturé est dessiné ; cela a l'avantage de mettre en évidence la polychromie et surtout de clairement différencier les surfaces conservées, en photos, et les surfaces et compositions hypothétiquement restituées, en dessin noir sur le fond blanc. Ajoutons que l'on retrouve difficilement derrière *Altamani'ah* la transcription *Temanaa* ou *Tamanaa* utilisée dans d'autres publications, notamment celles de Rafah Joueijati (Univ. McGill, Montréal) sur le même site. Dans la bibliographie, il serait bon d'ajouter pour ce site la « Contribution de la mosaïque syrienne à l'iconographie chrétienne » de cette dernière, dans le volume d'E. B. Aitken et J. M. Fossey cité plus haut (p. 401-422). Personnellement, je restituerais d'ailleurs le plan de cet ensemble en situant la vaste surface en quadrillage de bandes dans une seule nef latérale, et non les deux, car on ne possède

que de très rares exemples, tardifs (VI^e-VII^e s. en Phénicie et Palestine), où deux nefs entières portent exactement la même composition sur toute leur longueur. L'extrémité des collatéraux est à placer loin à l'Est, là où aboutit le demi-cylindre de l'abside, si ce n'était que pour permettre la vue intérieure sur le sanctuaire où l'autel est sur la corde de l'arc d'abside mais aussi parce que les chevets de la région, l'Apamène, n'ont pas d'abside très saillante. Le sixième de la liste est la reproduction d'une précieuse esquisse de levé, fait en urgence, conservée dans les archives de la DGAM, de ce qui ont pu être les vestiges d'une basilique à cinq nefs, à Tell 'Ar (ou Aar) (« Restitution de l'église », p. 177-179). Ces deux derniers sites ont l'avantage d'avoir été étudiés aussi par une autre enfant du pays, Rafah Joueijati (*supra*), ce qui permet d'intéressantes confrontations entre les résultats des deux chercheurs. Malgré la disparition des limites du bâti et des pavements dans la partie orientale de l'église « des Apôtres » de Tell 'Ar (p. 183), on y est certain de la rare présence de cinq nefs, la centrale plus large, séparées par des colonnes dont subsistait l'empreinte de la plupart des bases carrées. Tout au bout de la nef centrale, entre la huitième et la neuvième travée (p. 178-179), une surface plus élevée portait elle aussi un panneau de mosaïques, avec une inscription en son centre. Il n'y a pas lieu de s'étonner que A. Gharib, ingénieur de la DGAM, la nomme *bêma* sur son plan : le terme grec, ici transcrit en arabe, est systématiquement utilisé pour signifier un podium, une estrade ou une plateforme ; celle-ci devait porter l'autel. Outre ce *bêma* du sanctuaire, des églises syriennes possèdent aussi un « *bêma* de la nef » : c'est l'enceinte réservée au service de la Parole en avancée dans la nef centrale ; elle est, en effet, souvent – mais pas toujours – légèrement surélevée pour faciliter les lectures vers le peuple. La collection de Maarrat el-Nu'man en conserve un exemplaire dessiné dans le pavement (Heir esh-Sheikh, fig. 1 et p. 69). Pour les trois grands plans de Heir esh-Sheikh (p. 70), Houad (p. 84) et Oum Hartaine (p. 152) repris de mes *Pavements* (Hir esh-Sheikh, pl.h.t. 6 ; Houad, pl.h.t. 8 ; Oum Hartaine, pl.h.t. 11), ils n'ont fait l'objet d'aucun ajout ou correction par rapport à ceux que j'avais réalisés (si ce n'est une flèche parfaitement parallèle au plan qui indique un « Nord » non indiqué par moi parce que non assuré) ; il n'y avait donc pas lieu de noter « d'après » dans la légende, car cette formule induit une intervention nouvelle, or, il n'y en eut pas. Il en va de même pour la légende de la fig. 1 de l'église de Tell 'Ar (p. 178) – chaque ensemble de mosaïques ayant sa propre numérotation de figures à partir de 1, on désignera les figures par la page où elles ont été imprimées, quitte à préciser en cas de figures multiples sur la même page – qui devrait se limiter à une formule telle « Croquis *du plan repéré* par A. Gharib de la DGAM ». De même, « d'après » est inadéquat dans les légendes des plans d'Altamani'ah (p. 33) et Ma'arata église Sud (p. 137) dont ils sont le « Plan restitué de l'édifice *par* F. Marchand », sans plus. En effet, ces deux propositions de plans, qui combinent fort habilement photos en couleurs et restitution graphique, en les mettant à l'échelle et les reproduisant dans leurs limites connues, ont été réalisées à l'intention du présent volume par Frédérique Marchand-Beaulieu de l'AOROC, ENS-CNRS, comme indiqué. Enfin, la légende de la fig. 1, p. 226 pour ce qui fut peut-être partie d'une maison, à Oum Jalal devrait être « Croquis *du plan des vestiges* » (plutôt que « de la maison », non assurée). Toutes ces découvertes, en effet, sont le fruit du hasard et ne constituent sans doute souvent que partie d'ensembles plus étendus dont seuls quelques vestiges furent concernés par les travaux qui les mirent au jour. La variété formelle de toutes ces images est, de prime

abord, déroutante pour le lecteur et le visiteur du musée. En même temps, c'est ce qui permet de mettre en évidence l'homogénéité de « l'école » locale de la mosaïque de la fin du IV^e au VI^e siècle. Ces dates, qui permettent de jalonner son développement, sont données par les inscriptions dans les pavements et par les parallèles avec d'autres pavements connus et datables par ailleurs. La conclusion (p. 319-321) reprend les grands traits de l'évolution du style, avec ses répertoires décoratif et figuré, tels que chaque dossier a pu les mettre en évidence. À propos de la stricte géométrie du dernier tiers du IV^e s. et du premier du V^e s., on doit insister sur son intense polychromie. L'illustration en couleurs de tous les panneaux du musée, réalisée par l'auteur, permet pleinement de la découvrir et l'apprécier. C'est l'apport majeur de cette publication : elle fait chanter la mosaïque, dont les couleurs de pierre ne s'altèrent pas avec le temps. Malheureusement, la nature des roches n'est pas indiquée ; seule la « brique » est mentionnée ici et là comme fournissant des tons orangés sombres. En revanche, la riche gamme en est toujours bien indiquée ; avec ses jaunes, orange, rouges, roses, crème, vert clair et noirs/gris sombres sur fond blanc lumineux, elle est d'ailleurs un des traits distinctifs de la mosaïque de pavement de Syrie du Nord. Son répertoire géométrique l'exalte, avec de caractéristiques motifs en arc-en-ciel, puis d'autres plus massifs dits « motifs d'argenterie » ou « d'orfèvrerie » qui suggèrent effectivement des bijoux sertis. Les tonalités des lacis et entrelacs serrés, habités de plantes et fruits, volatiles, quadrupèdes, poissons, barques, sont moins intenses mais restent fraîches. Les semis de boutons de roses, réguliers ou non, à effets de prairie fleurie et de tissus de soie brodés, vont servir de fond aux courses de quantité d'animaux, aux couleurs souvent fantaisistes. Lacis et entrelacs, souvent plus lâches, et « paysages animés libres » à semis, nombreux ici, se rencontrent aussi tout à fait ailleurs, sur l'Euphrate comme sur la côte libanaise. Les compositions héraldiques à animaux antithétiques sont les plus statiques et convient partout une atmosphère paisible. « Paisible » me paraît en effet plus approprié que « paradisiaque », car le terme, qui revient trop souvent, évoque, dans le contexte de la topographie chrétienne (voir *infra*), un lieu précis à l'Est, alors que ces compositions stables, en deux volets avec ou sans élément central axial, sont fréquentes sur toutes sortes de seuils et de zones de passage, de quelque côté que ce soit, dans et autour du pavement des églises et d'autres édifices. Ces compositions, placées sur des seuils et des zones de passage, peuvent avoir un rôle de gardiens, apotropaïques. Les figurations d'êtres humains ont une place discrète dans les paysages animés du Musée de Maarrat al-Nu'man : on note un paysan portant un paon (Homs 1, p. 257) et un meneur de « mulet » ou cheval ventru (Ma'arrata Nord). Pour ce qui est des personnifications, elles sont toujours plus rigides, comme celles des Saisons d'Oum Jalal (p. 229, en riches porteuses de leurs produits) et la saison « de l'automne » de Fa'loul (fig. p. 240 et à juste titre reproduite en première de couverture : un jeune homme aux boucles soignées et en toge et tunique brodée sans manches est chargé de ses fruits). À Ma'arrata église Sud (p. 139, fig. 24-25) dans un tapis d'entre-colonnement, le court buste de la Terre / « Gê » est comiquement schématisé ; il est flanqué de part et d'autre d'un jeune homme en tunique à manches dont l'un tient un agneau ou lapin – car il ne s'agit pas d'« un lièvre » (p. 138), ces animaux étant toujours caractérisés par de très longues oreilles et de longues pattes arrière. Il ressemble en revanche à ce que l'auteur décrit ailleurs comme un « curieux chien, juché sur l'arrière-train d'un sanglier (p. 137, fig. 21) – ; l'autre, légendé comme « de Mars » /

« Xanthikos », offre une couronne de roses et tient l'autre bras chargé de ce que je pense être de la laine de mouton fraîchement coupée plutôt qu'une « longue écharpe » (p. 138). Du même site encore on remarque, dans le sinusoïde à l'extrémité d'une bordure en rinceau peuplé, un buste à mi-corps, dit « de jeune homme » (p. 144), mais n'est-ce pas plutôt d'une jeune femme avec la coiffure à bandeaux (le portrait d'une donatrice) ? Parmi les quadrupèdes, domestiqués et sauvages, on notera, entre un lion mordant une gazelle couchée et un cerf dévorant un buisson, une femelle de canidé que la présence de deux petits enfants sous son ventre, identifiés comme « Rôas » et « Rômullus » permet d'identifier comme une louve (Frikya, p. 59-61), mais aussi un ours nommé « Héraklès » sorti d'une animalerie prestigieuse, peut-être royale ou d'un amphithéâtre car un double nœud en pare le cou (p. 305). Les extrémités d'un même joli nœud volent au cou d'un perroquet (Houad, p. 92) ; il confirme, avec les chiens à collier et laisse (Hawa, p. 220), les ânes bâtés (Aloubaïdah, p. 238), les chevaux richement caparaçonnés (Ma'arrata Sud, p. 137, fig. 21) et les bœufs à clochettes au cou (Oum Harteine, p. 152-157) qu'animaux domestiqués, sauvages et mythiques sont tous pris en compte. De toute évidence, le grand répertoire des formes du monde animé n'a cessé de s'enrichir de motifs d'origines diverses, sassanide, romaine ou égyptienne comme les nélombos des tableautins à sujet aquatique. Et, que ce soit dans les paysages animés libres ou dans les rinceaux et panneaux habités, les mosaïstes n'hésitent pas à les mélanger et les tourner dans tous les sens, comme dans l'ensemble particulièrement bigarré de Ma'arrata église nord (p. 144) ou à Tell Khanzir (p. 209) où de grosses carpes nagent entre les arbres, les boutons de rose et les chasses entre animaux. Les ovins auraient pu être observés de plus près. À plusieurs reprises sont identifiés comme « agneaux » des moutons corpulents, bien adultes, d'une espèce encore élevée en Syrie de nos jours, caractérisée par la grosse queue, parfois nouée, qui leur sert de réserve de graisse ; un « mouton à queue grasse » est pourtant convenablement identifié à Ma'arrata (p. 134), mais pas à Maarrat Bitar (fig. 1, p. 115 et fig. 1), ni à Kafer Tab (p. 100, fig. 8-9). Aucun agneau, ce nouveau-né du printemps, emblème de l'innocence, du sacrifice et du repas de fête, n'a encore une telle queue. Cette erreur d'identification a entraîné l'auteur sur plusieurs fausses pistes, brouillant ainsi la cohérence du programme d'ensemble du décor de l'édifice de culte chrétien oriental. Rappelons-le : dans le bâtiment d'église du christianisme oriental qui figure un microcosme, le sol est à l'image de l'œcumène. Le pavement sous nos pieds figure la terre habitée (avec végétaux, animaux, constructions), c'est-à-dire la nature telle que créée puis occupée par l'homme. C'est une terre qui est horizontale et se termine à l'Est par l'Éden et son jardin que connurent Adam et Ève et d'où jaillissent les quatre fleuves « du paradis ». À l'occasion, d'ailleurs, ces marqueurs du jardin d'Éden sont bien en place à l'extrémité orientale de la nef, comme l'Adam nommant les animaux au sol du Michaelion de Haouarte en Apamène (cf. *Les pavements...*, 1988, p. 112-114 et 485-489 avec autres exemples et reproductions.). Ainsi est-il inutile et même erroné d'interpréter un aigle, devant l'inscription de dédicace de la nef de l'église de Houad, comme « symbole » d'Adam et « symbole du Christ » et encore moins quand un phénix, à côté de ce même aigle, d'un bœuf à bosse et d'un lion précédé de multiples autres volatiles et quadrupèdes sur un semis de plantes, fleurs, rouelle et losanges, est, lui aussi, à la ligne suivante, proposé comme « symbole du Christ ressuscité » (p. 94). Quels que soient les habitants de l'œcumène représentés sur le sol des nefs de l'église, ils ne sont là que pour

affirmer leur appartenance à une topographie, une mappemonde grouillante et colorée, telle qu'appréhendée par les sens. On est dans un langage intensément ornemental mais dont les composantes figurées sont terre à terre. Le pavement de l'église orientale n'est ainsi pas le lieu matériel de notre « au-delà » ni de notre « vie éternelle », ni de notre résurrection ou « salut » (Préface de J.-P. Sodini, p. 9-10) ; il n'a rien d'eschatologique ni de « visionnaire ». Pour le détail, la note 49, p. 43 affirme ainsi que les mosaïques « du sanctuaire sont ornées de motifs qui évoquent l'atmosphère paradisiaque et la résurrection » et se réfère à mes *Les pavements...*, 1988, p. 485-488, or ces termes en sont absents. Les textes qui mettent en parole cette cosmographie reproduite à l'échelle de l'édifice de culte ont été identifiés. Ils nous viennent de grands noms et œuvres littéraires et liturgiques du monde chrétien oriental – en particulier *La Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès et *l'Hymne à la cathédrale d'Édesse* (cf. A. Grabar, « Le témoignage d'une hymne syriaque sur l'architecture de la Cathédrale d'Édesse au 6^e siècle et sur la symbolique de l'édifice chrétien », *Cahiers archéologiques* 2 [1947], p. 29-39). L'hymne dit en particulier que « le temple (c'est-à-dire l'église) » ... est « dans sa petitesse semblable au vaste monde » – et ils concordent. Il n'y a donc pas lieu de changer ce concept de base à chaque nouvelle interprétation du programme décoratif d'un bâtiment d'église en Orient, même si sa mise en place connaît des variantes. Ce n'est d'ailleurs pas une nouveauté. La notion du temple-microcosme se rencontre ailleurs, notamment dans le monde pharaonique où des colonnes-arbres, dès la V^e dynastie, soutiennent des plafonds étoilés ; le célèbre zodiaque figuré sur le plafond du temple de Denderah en est une expression particulièrement sophistiquée. Nous le retrouvons dans toutes les églises orientales et byzantines avec, bien sûr, d'autres mises en image du « ciel ». S'il ne reste rien du décor des parties hautes de la salle de réunion de la maison des Chrétiens, datant d'environ 241 de notre ère à Doura Europos, y était bien conservé un ciel bleu étoilé peint dans le baptistère, sur son plafond et dans la voûte de sa cuve baptismale. Soulignons surtout que les dispositifs liturgiques de cette plus ancienne église d'Orient sont fondateurs et montrent déjà que l'autel se situe du côté oriental de la salle communautaire ; ce principe régit toutes les reconstitutions et descriptions dans l'ouvrage de K. Abdallah, sans cependant que cela soit dit d'avance. Il faut le rappeler si ce n'est que parce qu'il n'en va pas de même dans toute la moitié occidentale de la Méditerranée (à ce propos, on me permettra de renvoyer le lecteur à P. Donceel-Voûte, « Le fonctionnement des lieux de culte aux VI^e-VII^e siècles : monuments, textes, images », dans *Acta XIII. Congressus Intern. Archeologiae Christianae*, Split-Vatican, 1998, t. II, p. 97-156 ; « La mise en scène de la liturgie au Proche Orient IV^e-IX^e s. : les "provinces liturgiques" », dans *The Christian East, its Institutions and its Thought = Orientalia Christiana Analecta*, 251 [1996], p. 313-338 ; et « West and East: The Image in Context and the Iconographical Programme of the Church Building », dans *Akten des XIV Int. Kongr. für Christliche Archäologie 2000*, Wien-Vatican, 2006, p. 3-41). Certains signes dans le pavement jouent un rôle de marquage au sol. En lien semble-t-il avec le mouvement *hic et nunc* des occupants de l'édifice, et donc avec la liturgie, ce marquage organise en partie le décor. Il en va ainsi des motifs sécuritaires et apotropaïques, aux formes variées, qui sont surtout près des portes et passages. Il est regrettable que l'auteur passe ce rôle sous silence, en particulier dans son projet de mise en contexte des mosaïques dans l'architecture (voir mon « Barrer la route au Malin : une typologie des stratégies

utilisées. Images et signes à fonctionnement sécuritaire sur support fixe dans l'Antiquité tardive », dans le volume déjà cité de E. B. Aitken, J. M. Fossey (Ed.), *The Levant. Crossroads of Late Antiquity. History, Religion and Archaeology*, Leyde, 2014, p. 348-399). De même, la catégorie iconographique des kiosques ou pavillons (Tell Khanzir, p. 208-209) est à étudier dans ce sens. Ces charmantes structures, intensément décoratives, présentent de nombreuses variantes : en façade à fronton, ou en retour d'angles sur deux ou quatre ou six colonnes, reliées par des balustrades simples ou grillagées ou par des architraves, des arcs courbes ou brisés, d'où pendent parfois de riches tentures, abritant ici une vasque, là un animal ou un trône, avec des cierges ou lampes suspendues allumées, ces pavillons sont toujours bien en vue, sur l'axe ou en duo se répondant de part et d'autre. On note leur présence surtout dans le chœur devant le sanctuaire quand le contexte est ecclésiastique. Il me semble alors indiqué d'y voir des signalisations d'un emplacement précis, en l'occurrence la place des lecteurs et de leurs éventuels lutrins. C'est l'emplacement qui s'impose à Altamaniyah (p. 33, fig. 1 ; voir la contribution de Rafah Joueijati citée plus haut, fig. 5, p. 415). À Hir esh-Sheikh, c'est aussi là qu'est la place en exèdre du « bêma de la nef » (en syriaque « *bîm* » ou « *bômô* », p. 70, fig. 1). À l'Est de la nef de l'église des Saints-Martyrs de Tayyibet el-Imam (cf. A. Zaquq, M. Piccirillo, « The Mosaic Floor of the Church of the Holy Martyrs at Tayyibat al-Imam-Hamah, in Central Syria », *Liber Annuus* 49 [1999], p. 443-464), trois pavillons sont alignés ; ils pourraient être ces « trois lieux de la lecture » dont nous parlent précisément certaines liturgies : lecture de l'Évangile toujours au centre et celles de l'Apôtre et du Prophète de part et d'autre (cf. *Les pavements...*, 1988, p. 510-515). Ces trois exemplaires à Tayyibet el-Imam ont été utilisés dans la lecture iconologique de l'édicule / pavillon de Tell 'Ar par M. Abdallah et Mme Joueijati (« Contribution de la mosaïque syrienne... », p. 407-410), sans que leur multiplicité soit interrogée. Ainsi la partie ouest de la nef n'a-t-elle pas la même fonction que celle à l'Est – et il est inexact que toute la nef centrale soit avec le sanctuaire au cœur de la liturgie, comme l'écrit M. Sodini (p. 10) : sa partie ouest, jusqu'à l'emplacement des lieux de lecture fonctionne comme les bas-côtés ; quant au narthex syrien c'est un carrefour, un vestibule que rien pour l'instant ne permet d'assimiler au microcosme des nefs, chœurs et sanctuaire – ; celle-ci est un chœur de plain-pied ou élevé, plus ou moins clairement délimité, et elle était occupée surtout par des membres du bas clergé, les lecteurs et psaltes en particulier. En revanche, le reste de la nef principale et des collatéraux appartient au « peuple » ; les fidèles peuvent avancer jusque tout contre les lieux des lectures dans la nef centrale et occupent l'ensemble (sauf cas de petites enceintes ou zones atypiques) des bas-côtés. Tout cela n'a rien d'une formule mathématique ; chaque église a ses particularités formelles et même fonctionnelles et la partie de la liturgie qui concerne les mouvements et stations des divers membres de la communauté est une combinaison variable de leurs données de base. Il reste que l'emplacement d'un podium, d'une enceinte ou d'un motif particulier sur l'axe, plus ou moins « au centre » de la nef centrale, peut être lu comme suggérant « Jérusalem au centre de la terre / de l'œcumène », le champ sémantique auquel appartiennent les nefs et leur ornementation étant, comme déjà dit, topographique. La ville sainte était en effet, non seulement pour les chrétiens mais aussi pour les juifs et les musulmans, au centre de la carte de la terre, ce qui se retrouve dans leurs mappemondes médiévales. Une enceinte ou plateforme en fer à cheval, au centre d'une

église comme celle de Heir esh-Sheikh (p. 69-70), permet bien de proposer une préfiguration précise par le Cénacle, représenté en fer à cheval dans les scènes, orientales, de la Pentecôte. Le titre assez cryptique du chapitre des « Mosaïques issues de contextes architecturaux indéterminés – Mosaïques anciennement conservées au Canada », demande des éclaircissements. Pour la simplicité, je traduis le paragraphe rédigé par George Kellaris, dans *The Levant. Crossroads of Late Antiquity ...* (p. 423, note 1), en attendant que le Prof. John M. Fossey et lui-même terminent la publication détaillée de cette collection et de son épopée. « *Les mosaïques de Montréal sont 86 fragments de mosaïques de pavement chrétiennes, importées illégalement au Canada, et saisies en 1996 et 1998 par les Douanes du Canada. Les 54 fragments de la saisie de 1998 étaient entrés dans le pays en 1990 (ce qui explique leurs numéros d'inventaire [commençant par 1990, les autres portant des numéros commençant par 1996]). Les deux lots furent étudiés par le Professeur John M. Fossey, professeur d'Archéologie classique à l'Université McGill et son équipe, à laquelle j'ai eu l'honneur de participer. Sur la base de données internes (inscriptions, dates, noms de personnes et style) l'équipe put assurer que tous les 86 fragments (une surface totale d'environ 285 m²) avaient été pris dans des églises chrétiennes anciennes et des bâtiments comparables situés en Syrie du Nord-Ouest ; ils sont datables de la fin du V^e / début du VI^e siècle de notre ère et étaient sans doute originaires du diocèse d'Epiphania (Hama moderne). Aujourd'hui les mosaïques sont de retour en Syrie, sauf pour deux fragments que la République Arabe Syrienne a gracieusement voulu offrir au Canada en prêt à long terme et qui sont exposés au Musée des Beaux-arts de Montréal* ». L'exposition de ces antiquités organisée à l'Université McGill en 2006 et la rencontre internationale qui se déploya alors sur les universités de la ville – McGill, Concordia et de Montréal –, sur le Collège théologique diocésain de Montréal, sur le Musée des Beaux-Arts et sur l'église antiochienne Saint-Georges, rencontra un accueil enthousiaste, particulièrement émotionnel de la part du public originaire elle-même du Proche-Orient et des communautés chrétiennes orientales, qui furent de toutes les fêtes et manifestations à leur propos. Ainsi la liste des contributeurs à la réalisation du projet de colloque et d'exposition couvre-t-elle une page entière de la publication des actes, réalisée avec succès. La célébrité internationale acquise par cette partie de la collection aujourd'hui aux bons soins des habitants de Maarrat al-Nu'man est une bonne chose. Elle permettra d'autant mieux de promouvoir ce bel et important ouvrage. Il ne manquera pas de susciter auprès de chaque lecteur d'autres commentaires encore, selon les intérêts et curiosités de chacun, et apportera à ces œuvres d'art un maximum du sens dont la perte du contexte d'origine les a dépourvus.

Pauline DONCEEL-VOÛTE

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *Byzantine and Umayyad Jerash Reconsidered. Transitions, Transformations, Continuities*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 291 p., ill. (JERASH PAPERS, 4). Prix : 80 €. ISBN 978-2-503-58024-1.

La série des *Jerash Papers*, inaugurée en 2018 avec un premier volume consacré à l'histoire et l'archéologie de la ville (cf. *AC* 88 [2019], p. 456-459) et un second portant sur la période *Middle-Islamic*, se voit maintenant augmentée d'un troisième volume sur Jérash à la fin de l'époque byzantine et au début de l'Islam. On y découvrira sept